

BOURGES 2006 : impressions d'un juré

C'est une étrange impression que me laisse cette expérience de juré à l'édition 2006 du Concours national de Bourges. Sensations où se mêlent l'enthousiasme, un certain malaise, la frustration, et celui du devoir accompli, pour un résultat mitigé malgré un engagement maximum.

Enthousiasme tout d'abord : oui, parce que découvrir et débattre de 75 films aux tonalités et aux genres aussi divers et variés est une formidable chance. Tous ces films, à mon sens, avaient mérité leur sélection à Cœur de vidéo. Mieux : j'avais noté près de 40 films (sur les 63, non comptés les « minutes ») qui pouvaient légitimement prétendre à une distinction artistique ou technique, sans pourtant que l'un ou l'autre d'entre eux fasse l'unanimité. C'était là toute la richesse de cette cuvée, mais aussi le point d'achoppement pour le choix final. Chaque auteur pouvait croire à ses chances, en pointant les faiblesses parfois facilement identifiables chez les autres (très souvent : le jeu des comédiens pour les fictions, l'ambition vaine d'être exhaustif pour les réalités). Dans un contexte aussi « concurrentiel », et qu'a confirmé la grande dispersion des votes du public, le caractère indécis des préférences ne pouvait donc déboucher que sur des « surprises ».

Cette indécision, à la fois lourde en conséquences mais sur le fond enthousiasmante, n'a malheureusement pas obtenu l'attention qu'elle méritait. Je dois dire que je ne me suis pas senti très à l'aise au milieu d'une agitation désinvolte qui a parfois accompagné les projections. Pourtant, malgré une délibération dirigée au pas de charge, le résultat me paraît finalement (et paradoxalement) cohérent et audacieux, faisant la part belle à la diversité et aux jeunes auteurs. Voyez les grands prix : un traitement virtuose d'une « cyber-bavure » aux résonances très actuelles (IDSHC66407C), un reportage classique et consensuel, mais terrible et en pleine prise sur le terrain (POUSSIÈRES DE RUE), un joyeux bazar artisanal bourré d'idées et mixant les genres (BONHEUR), une animation humble et très sensible (L'ÂME SEULE), et un modèle de perfection dans le genre dilettante (RABBIT'S KILLER).

Cela dit, je me suis mal accommodé de ne pas voir mes trois préférés sur le podium. A commencer par DERNIÈRE CIGARETTE, dont le prix d'interprétation a hypothéqué les chances pour un meilleur sort. Renaud Ducoing nous avait jusqu'à maintenant raconté des histoires, bien balisées et sans grande profondeur. Ici, il fait preuve pour la première fois d'un vrai tempérament de cinéaste. L'intrigue au premier degré qui mène le spectateur par le bout du nez (y aura-t-il explosion ?), n'est ici plus qu'un alibi narratif pour développer un univers d'une grande puissance visuelle et d'une inédite finesse psychologique. Ce magnifique portrait instantané de femme amoureuse, en proie à ses névroses et à son imaginaire, marque l'irruption d'une dimension nouvelle dans la filmographie du cinéaste : le mystère. A qui appartient donc ce bras, *deus ex machina* soudain si réel, qui empêche l'héroïne de provoquer sa perte : l'amoureux qui arrive juste à temps, la volonté d'un dieu ou d'un sur-moi, ou l'auteur lui-même protégeant sa nouvelle égérie ? La résolution magnifique, désinhibée, apaisée, ouverte comme l'est enfin cette fenêtre sur le monde, saluée par un discret geste complice de l'héroïne (au spectateur ? à l'auteur ? à celui qui a (peut-être) partagé sa couche ?), résonne comme un clin d'œil à sa parfaite maîtrise retrouvée, au diapason de celle du cinéaste.

Nous autres le jury n'avons pas distingué ETRE OU NE PAS NAITRE, de Lise Audrain et Christian Raimbaud, et PEU DE CHOISE, d'Emmanuel Guy. Je pense que c'est impardonnable que d'être passé à côté de tels bijoux. Mais seul contre tous, les meilleurs arguments au monde ne peuvent rien. ETRE OU NE PAS NAITRE est un formidable portrait de femmes confrontées à un choix crucial dans leur existence (avorter ou pas). Trois types d'émancipations (autonomie de la jeunesse, carrière, âge) sont mises à l'épreuve et mises en scène dans cette vidéo qui est à la fois film familial, film club, et de portée universelle. En soi, ces éléments là constituent déjà un pari extraordinaire. La première partie, fascinante « non-fiction » descriptive de couples dans leur quotidien, est d'une sincérité et d'une simplicité inouïe. Aucun pathos, aucune dramaturgie artificielle : la vie est à l'œuvre, simplement, à la maison comme soudain dans les ventres, avec des choix à faire dont on se serait bien passé. Malgré certaines scènes démonstratives (et du coup artificielles) assez connotées « planning familial », le film

ne manque pas d'humour (la délicieuse et extravagante grand-mère golfeuse) et d'élégance, par sa fin généreuse et ouverte, qui renvoie le spectateur à ses spéculations sur les personnages et ses interrogations sur soi-même.

PEU DE CHOSES, c'était à mon sens le film-choc (dans le bon sens du terme) du festival. Un film terrible et, au sens littéral, profondément déplaisant. Déplaisant parce que dérangeant, esthétiquement et moralement incorrect, impitoyable pour les hypocrites comme pour les psychorigides qui s'affrontent ici, sur un sujet moral à haut risque qui ne sert que d'alibi à une petite lâcheté personnelle. C'est l'histoire d'un dîner qui tourne au cauchemar, suite à des propos antisémites lâchés par le patron de celle qui reçoit, et violemment pris à parti par son mari. « Tu vois des fachos partout », sermonnera l'épouse, ménageant son patron et sa carrière. « Et toi, tu n'en vois qu'à la télé ! », va surenchérir le jusqu'au-boutiste, qui verra là l'occasion de se séparer de sa femme en mal d'enfant. Les dialogues, ciselés au scalpel, sont d'une violence rare. Le film ne nous laisse jamais en repos, et nous interpelle constamment sur la pertinence des arguments échangés. Ce PEU DE CHOSES était-il aussi anecdotique qu'une péripétie de vie en couple ou qu'un autre « détail » de l'Histoire ? Heureusement, le public a fait preuve d'un meilleur discernement en lui attribuant le Prix du Forum.

Curieusement, la force que ce film partage avec ETRE OU NE PAS NAITRE (alors que le thème en est bien lointain !), c'est qu'il propose une étude comportementale des conséquences d'un grain de sable tombé dans le quotidien simple et bien huilé d'individus qui n'ont rien de ce que la fiction peut proposer d'héroïque. C'est peut-être cette proximité quasi-documentaire qui rend ces films passionnants pour les uns – ou ennuyeux ou à refouler pour d'autres.

Pour le reste, dans nos discussions, il aurait suffi d'un rien pour que la balance ne penche pour les souvent évoqués RENCONTRES DU TROISIEME SEXE, LA REVOIR SOURIRE, VOIR LA MER (pour leur scénario), PATOUM et NELU (pour les portraits), au détriment des DISCOURS DE LA METHODE, MINOUCOSMOS, L'OMBRE et autre BONHEUR, par exemple. Trancher parmi ces films, sans compter quelques autres encore, aura été un jeu bien cruel. Parmi les grands reportages, la (presque) unanimité spontanée autour de POUSSIERES DE RUE a malheureusement écourté le débat sur ses « concurrents ». POUR LES ESPRITS DU SHEIK et DES HOMMES MEMOIRES DE PIERRE avaient pourtant d'excellents arguments à faire valoir, alors que mon préféré était cet hallucinant et peu connu LA RINCONADA L'ELDORADO DES GLACES, véritable petit « Cauchemar de Darwin » péruvien où la propagande se mêle aux flots de mercure qui ravage l'environnement et les hommes. Nul trace d'exotisme ou de voyeurisme « occidental-centrique » ici, pourtant principaux pièges du genre.

Mais le palmarès aura donné d'autres motifs de réjouissance aux expérimentations audacieuses : celle aussi intrigante qu'inclassable de UN HOMME A DISPARU, film « à dispositif », genre que j'affectionne particulièrement, a fait l'unanimité chez nous, tout comme FUSION ENROBEE, expérience à la fois vertigineuse et ludique d'écriture automatique. POUR UNE FLEUR, délicieux exercice néo-kitch sur cet ancêtre de la musique électronique qu'est « Psyché-rock », complète les honneurs rendus aux œuvres non formatées.

Et ce n'est pas parce qu'un auteur déclare modestement ne pas avoir réalisé une œuvre d'envergure que la dite œuvre n'est pas à prendre au sérieux. D'autres prennent une platitude pondue dans la souffrance pour un chef d'œuvre absolu. Je crois que l'auteur n'est pas la personne la mieux placée pour juger son travail : ne vous en déplaise donc, Vincent Pili, votre Grand Prix est mérité.

Si l'on ajoute à ceci l'inoubliable et jouissif JEDICRISIS, véritable bijou dans l'art des décors et des effets spéciaux, un nouveau vent de jeunesse aura donc soufflé sur la scène de Bourges. Je pense qu'on ne s'en plaindra pas.

En conclusion donc, rien n'est parfait, surtout quand la partie est indécise. L'arbitre ne peut pas tout voir, et tout se joue parfois aux pénalités. On pourra toujours critiquer quelques fautes dans la surface, mais on ne saurait remettre en cause un formidable acquis de ces dernières années pour le jury de Bourges, à savoir la présence de personnalités du monde du cinéma. Eux seuls apportent une légitimité critique non partisane, et surtout, un fort pouvoir d'attraction pour se déplacer à Bourges, surtout pour nos nouveaux talents.

Charles Ritter - Octobre 2006